

mes sages, ne devraient plus avoir qu'à travailler et à s'aimer.

Car nous n'allons pas, je suppose, continuer nos disputes mesquines, nos luttes intestines énervantes et stériles : si nous avons de la haine de reste, les Boches, sont là, nous n'en garderons jamais trop pour eux !

Mais des haines entre nous ? A quoi servirait d'avoir combattu côte à côte, peiné et souffert ensemble, à quoi servirait cette magnifique et féconde fraternité des armes, si nous ne savons pas demeurer des frères dans la paix ?

Nous n'allons pas recommencer à proclamer la supériorité de l'organisation allemande, qui aboutit à la défaite et au bolchévisme ? Nous n'allons pas recommencer à nous diminuer, à nous "débîner" systématiquement, quand le monde entier s'incline devant l'œuvre immense que nous venons d'accomplir. Au nom des morts, dont le sang fit germer cette œuvre, au nom des vivants qui la prolongeront, nous Français, nous vainqueurs, nous avons le droit et le devoir de marcher en redressant la taille, comme les poilus d'Aix-la-Chapelle, le regard clair et le front levé.

Oh ! bien sûr, il y aura toujours quelques fripouilles, il y aura toujours un certain nombre d'imbéciles, mais il dépend de nous que ces imbéciles et ces fripouilles ne se donnent pas, à la faveur de nos dissensions, l'allure d'une majorité ; il dépend de nous, de notre union renforcée, de notre fraternité persistante, que les fripouilles s'enlisent dans leur boue, que les imbéciles trébuchent dans l'indifférence et sous les risées.

Nous ne prétendons pas que tout va bien, que la victoire est la panacée universelle de toutes les difficultés et de toutes nos misères, et qu'il n'y a plus rien à faire, rien à chercher, rien à trouver, maintenant que nous sommes victorieux.

Mais c'est précisément parce qu'il y a encore des injustices à réparer, des sujets de mécontentement, hélas ! trop légitimes, à apaiser et à détruire, c'est pour cela que nous ne devons pas éparpiller nos efforts, ni surtout les contrarier.

Au lieu de dire que tout va mal et de le constater simplement, l'injure à la bouche, mais les bras croisés, mettons résolument, loyalement, d'un commun accord, le meilleur de nous-mêmes à tâcher que tout aille mieux. La défiance est une faiblesse, elle suit l'angoisse des défaites, elle est la rançon des vaincus. Conscients de notre victoire et de notre force, faisons-nous confiance les uns aux autres. Au fond, il y a très peu de gens,—les Boches et leurs amis exceptés,—qui soient méchants et malintentionnés par système ou par nature. Il y a surtout beaucoup de malentendus entre les hommes, mais quand on se trompe de bonne foi, on devrait toujours finir par s'entendre.

Tenez, vous le savez de reste, je n'aimais pas beaucoup les instituteurs, j'entends, du moins, certains instituteurs antimilitaristes et syndicalistes...

Eh bien ! c'est un petit instituteur, un de ces "pense-petit", comme nous les appelions, sans vou-

loir, d'ailleurs, généraliser,—et il me l'avait rappelé quelquefois avec malice, à notre popote de lieutenants,—qui, blessé d'une balle au ventre, au début de l'affaire de Moronvilliers, comme je m'approchais de la civière sur laquelle on le transportait, et que le sachant perdu, je balbutiais :—"Bon courage !—Pourquoi me souhaiter du courage, a-t-il répliqué : je n'en ai jamais manqué !..."

Alors il s'est aperçu que je me détournais pour cacher mes larmes ; il m'a pris par la main, et il m'a dit :

—Ça ne fait rien, ça n'est pas triste, c'est pour la France !...

Imaginez une telle scène racontée jadis, de tels sentiments évoqués, de telles phrases prononcées, au Congrès de Chambéry ; et les haussements d'épaules, les grognements, les huées...

Ainsi nous méconnaissions les autres, qui se méconnaissaient eux-mêmes et qui nous méconnaissaient : au juste, nous ne nous connaissions pas. La guerre nous a appris à nous connaître ; la victoire doit nous permettre de nous aimer.

Je me suis rencontré avec un vieux colonel qui, un jour où nous lui reprochions de s'exposer trop souvent sans raison, expliquait :

—La mort, qu'est-ce que nous voulez que ça me fasse ? J'ai rempli ma vie. Alors, quand j'arriverai devant le bon Dieu, il me dira :—Ah ! c'est vous, colonel ? Vous n'avez pas fait des choses bien épatantes, mais vous avez fait ce que vous avez pu, et jamais le mal, du moins exprès ; eh bien ! ça ira comme ça, mettez-vous à ma droite, et n'en parlons plus !...

La France, aujourd'hui, doit ressembler au paradis du colonel V..., si, dans la sérénité de la victoire, nous savons affronter, non plus la mort, mais la vie, avec de la bonne humeur et de la bonne volonté.

FRANC-NOHAIN.

—L'Echo de Paris.

PENSEES

Si l'attachement au culte divin est le garant le plus assuré de la grandeur d'un Etat, le mépris de la religion est la cause la plus certaine de sa décadence.

MACHIAVEL.

Qui est capable d'écouter une question contre Dieu et de se laisser ébranler par le moindre doute, est capable d'avalier tout le poison.

BOSSUET.